



LA GUERRE AU VILLAGE⁽¹⁾



Pendant la « guerre allemande », Efim Procopytch se conduisit en habile homme. Il suivit de loin l'exemple des marchands qui, en ville, retires sous les voûtes blanches de leurs magasins, guettaient la foule troublée et profitaient en silence. Certes, le meunier n'était pas un niais, il aurait bien fait ses affaires sans maîtres. Bien entendu. Pourtant, pourtant il y a de ces finesses, des démarches opportunes, des paroles dites à propos, tout un manège dont on se dispense en temps ordinaire à la campagne — « Avec ces animaux-là, ne t'embarrasse donc pas de cérémonies! » — mais qu'on doit savoir à une époque d'agitation, de risque, d'incertitude perpétuels. Ce sont des tours qu'un père n'apprendrait pas à son fils, des secrets qu'un pope ne devinerait pas. Et il ne suffit pas d'avoir des amis nombreux, d'obliger les bonnes gens, de flatter les commères, d'interroger tout le monde sans en avoir l'air, non pas! Au lieu de dire: « Comment faites-vous par ici? » mieux vaut: « Moi, je fais ça et ça, et je m'en trouve bien... » pour sonder... Et n'attendez pas qu'on vous réponde: « Eh bien! voilà: chez nous, chez nous... » Oh! là, quel crétin répondrait ainsi? Mais écoutez de vos yeux, et n'oubliez pas de voir de vos deux oreilles... Et saisissez au passage ce clignement d'une paupière fripée, ce tapotement distrait (distrain?) d'un doigt sur le verre, ce coup d'épaule; et ne vous effarez pas d'un rire, d'un rire formidable qui secoue les murs, qui ameuté la boutique, garçons, chalands et passants, qui appelle sur le terrain la solide épouse du compère: « Non, ça! viens donc entendre un peu, Arina Rodionova, ce qu'ils font dans leur pays protégé du bon Dieu!... » Eh bien! oui, répétez pour elle et pour les imbéciles qui seront là, bouche bée, répétez posément votre petite histoire, et, surtout! — ne vous démontez pas! Que vos petits yeux brillent de sagesse et de volonté! Carrez-vous bien à l'aise sur le banc, le dos au mur, et distillez, distillez, distillez, goutte à goutte, l'élixir de votre malice, de votre invention, — puis, d'un grand coup de poing, écrasez-moi ça sur la table!...

Quand tu parais le plus fort, tu l'es. Il y a toutes chances que le plus malin bonhomme de la ville, après avoir entendu vos calembredaines, fasse de son côté, sans dire mot, deux ou trois des bêtises que vous lui aurez enseignées. En revanche, un beau jour, tout de suite peut-être, il se dégèlera, vous emmènera dans un coin et vous proposera, de compte à demi, quelque-une de ces affaires qu'on n'offre pas à un moujik... Et dites que vous réfléchirez...

Oui, pendant la guerre, on eut partout bien de l'occupation, et les meuniers aussi. Efim Procopytch gémit d'abord de son imprévoyance, de sa crédulité de bonne bête. Devait-il se fier à un vieux roublard, à un homme d'administration, à un rat de chancellerie, à un intellectuel enfin!? Malgré une promesse presque jurée, malgré la juste redevance que cette promesse avait coûtée, et qu'on avait payée, ma foi, très volontiers, — le capitaine du recrutement de Kachira, par lettre, demanda Vassili. La lettre était vraie, il y avait le cachet et la signature qu'on pouvait lire. Ah! la canaille! Le fils d'un homme respecté irait donc se faire tondre et battre, et tuer peut-être, comme le dernier croquant!... On lui abimerait la santé, c'était sûr!...

Le père furieux, le fils tout honteux partirent dès l'aube, avant le réveil de la maison, par une aube de mai radieuse, dont la fraîche splendeur les fit pester et se disputer. Tandis que Vassili, engourdi, grelottant et stupide, craignant de heurter une soucoupe, achevait difficilement de boire son thé brûlant, Efim Procopytch attelait lui-même le cabriolet, marchant à pas de loup, sans lanterne, dans la remise, ainsi qu'un tzigane voleur de nuit. Au dernier moment, Agafa Trofinova les surprit, en camisole et les cheveux nattés, — elle savait tout. Et le père et l'enfant se tinrent humiliés devant elle. Le meunier s'appretait à jeter son fouet. Mais la meunière était une forte femme, elle ne pleura même pas. Elle dit avec une tendresse inconnue: « Ne t'inquiète pas, mon chéri, patiente un peu; Efim Procopytch te ramènera bientôt; nous ne sommes pas des gens à abandonner notre progéniture aux chiens... » Là-dessus, le meunier reprit courage. La meunière embrassa longuement son Vassili, puis tous trois s'assirent selon le rite des adieux. La rose lumière du soleil, caché encore, pénétrait dans la salle à manger.

Vassili ne se vit pas monter en cabriolet.

Pour éviter les yeux malins, ils firent un immense détour, par une route si longue qu'ils ne la connaissaient plus. En cette première année de guerre, il y avait, sur les portes des chaumières, de vieilles mères dolentes et des femmes dont les regards piquaient comme des aiguilles. Les deux hommes roulaient d'un air absorbé. Vassili était tout de bois dans sa pelisse. Les champs verdoyaient de blé jeune. Des grolles picoraient et se dandinaient sur les branches, puis, à l'approche du cheval, s'enlevaient de leurs ailes tombantes, et bientôt, dans quelque friche, reprenaient pied en sautillant.

(1) Nous donnons sous ce titre quelques bonnes feuilles de *La Fausse Mariée*, petit roman russe que notre ami Maurice (Parjanine) espère bientôt achever.